

À l'aube des années 1980, l'existence de notre littérature ne paraissait aller de soi pour personne. C'était entendu. C'était même sa singularité d'échapper à toute définition de type «national», de déjouer la référence explicative au modèle français dont elle partage tout au plus la langue, et encore. C'est dans ces termes, en parlant de «creux» et d'«absence», que Marc Quaghebeur, en tête d'un *Alphabet* resté célèbre, entendait interroger la spécificité de «nos lettres». Et force est de constater que ces concepts ont permis de comprendre ce qu'était jusqu'alors, historiquement, socialement et culturellement, notre rapport à la littérature française ou francophone de Belgique, c'est selon. Non seulement de comprendre les dehors de l'institution littéraire belge, caractérisée, comme l'on sait, par son faible pouvoir fédérateur, mais aussi de lire les oeuvres en ce que, d'une manière ou d'une autre, elles disaient cet état de chose. Mais surtout, d'avoir regardé la littérature d'ici sous le signe de l'absence et du creux a eu pour effet de mobiliser bon nombre d'acteurs autour de la problématique littéraire belge. Comme si, en fin de compte, il avait été nécessaire de désigner un manque pour que vienne le remplir une conscience moins malheureuse de l'identité. Il fallait que ce «creux»-là fût dit et redit pour qu'enfin nos complexes – qui ne furent pas seulement d'infériorité – se libèrent et s'émancipent.

À regarder la récente histoire de cette littérature, c'est ce qui semble bel et bien s'être joué. À moins que nous ne soyons encore trop aveuglés par le seul champ de la littérature lequel n'explique pas tout. C'est que, parallèlement à ce qu'il convient d'appeler une prise de conscience, d'autres mutations, politiques, et institutionnelles celles-là, se faisaient jour. 1980, c'est aussi le début d'une Belgique nouvelle, a-t-on dit, qui mettra une bonne quinzaine d'années à définir son statut, à encaisser la vérité de sa construction historique en sorte de générer des structures de pouvoir supposées en accord avec les sensibilités et aspirations des régions et des communautés. Ceci pour rappeler que la phase émancipatrice qu'a connue notre littérature durant les années 1980 doit aussi beaucoup à la mise en place d'un état fédéral, dans la mesure où l'espace francophone s'est vu doté d'une territorialité au sein de laquelle a pu se reconnaître et s'épanouir un large sentiment identitaire. La littérature de chez nous aurait ainsi, en quelque sorte, trouvé ses marques. Enfin, devrait-on ajouter : tout s'est passé comme si s'était peu à peu étiolée la vieille confusion unitaire qui empêchait naguère de définir une véritable appartenance et nous maintenait dans une position de repli. Quelque chose de fondamental aurait donc changé en quinze ans dans la littérature belge de langue française – on nous permettra de jouer avec des expressions aujourd'hui volontiers interchangeable et synonymiques, alors qu'elles inscrivait naguère fermement les enjeux de tout un débat (littérature belge d'expression française, littérature belge francophone, littérature française de Belgique,...). Ce quelque chose de fondamental, il est trop tôt encore pour le désigner clairement. On peut seulement l'indiquer, avec quelque réserve et sans triomphalisme, en faisant droit, sans le dénaturer, à ce sentiment qui se divulgue, souvent encore de manière feutrée, et qui est comme la reconnaissance d'un mieux-être quant à notre propre culture. Comme si celle-ci, somme toute, faisait moins question - ce qui ne signifie pas qu'elle ne reste pas, et tant mieux, drôlement problématique. [...]

Extrait de P. ARON & J.-P. BERTRAND
« Une littérature qui ne semble pas aller de soi »,
in *Lettres du jour* I, *Textyles*, 13, 1996, pp. 7-11)

Questions

1. Pourquoi l'existence de notre littérature ne paraissait pas aller de soi à l'aube des années 80 ?
2. Quelle conséquence a eu le changement au niveau politique sur la littérature belge francophone ?